PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Roger Dadoun

Éros de Péguy

La guerre, l'écriture, la durée

ÉCRIVAINS

La série *Ecrivains* est parallèle à la collection *Ecriture*. Comme elle, elle voudrait être un lieu où se rencontrent et se confrontent des critiques dont les méthodes peuvent être très diverses. Tandis que chaque volume d'*Ecriture* aborde un problème théorique illustré par l'analyse de textes émanant de créateurs différents par leur époque et leur tempérament, chaque essai de cette seconde collection est essentiellement centré sur un écrivain dont il entend éclairer des aspects nouveaux, dans des perspectives elles-mêmes neuves.

A PARAITRE :

Henri BÉHAR
Les cultures de Jarry

ÉROS
DE PÉGUY

8° Z
52665
(14)
145

COLLECTION DIRIGÉE PAR

BÉATRICE DIDIER

624090

ÉROS DE PÉGUY

La guerre, l'écriture, la durée

920

Roger Dadoun

puf
ÉCRIVAINS

DL-18101988-25505

ISBN 2 13 042022 2
ISSN 0757-8547

Dépôt légal — 1re édition : 1988, septembre

© Presses Universitaires de France, 1988
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



A Sara

Avant-propos

Ainsi voyons-nous, de longue date, le nom de Péguy revenir et rouler de page en page et de discours en discours, assurant à qui se l'approprie et l'affiche le brio et le cachet d'une filiation politique et littéraire censément de bon aloi. Que deviennent alors, en ces moussantes opérations, les arêtes tranchantes de l'œuvre, la rectitude ou la « directitude » insolente de la pensée ? Citer et réciter Péguy à tout propos, de façon « habituée », comme cela complaisamment se fait, c'est presque toujours, pour le Péguy que nous connaissons, le citer mal à propos ou hors de propos : solidaires, l'homme et l'œuvre et la pensée et leurs impacts, lourdement, en pâtissent. De la vaste forêt hercynienne que figure à nos yeux l'œuvre de l'écrivain, n'émergent plus, arbitraires, hasardeux, que les mêmes maigres reliefs ou quelques sombres croupes sur lesquels les glosateurs s'installent pour tenter d'agrémenter la platitude de positions partisanes ou surprendre et dominer des adversaires interloqués. Ou encore, à se laisser aller au fil de méta-

phores plus fluentes, plus léchées, voire plus glaireuses, telles qu'on les voit défiler dans un récent et volumineux *Charles Péguy* compilé par un spécialiste du fiel et de la pique — un critique pique-texte, dirions-nous, comme on parle d'un pique-assiette —, on pourra, face aux fureurs essentielles de l'écrivain, se rassurer à bon compte et ne retenir, du flux puissant et lumineux de l'œuvre péguyenne, qu'un incoercible crachotement de « bile »[1].

Pour se préserver des récupérations abusives généralisées et des diverses imageries réductrices, caricaturales, catéchistiques, politiciennes, physiologiques ou autres, qui défigurent et exténuent l'écrivain Charles Péguy, la voie la plus sûre, modeste en somme, consiste à se transporter dans l'œuvre même, à suivre pas à pas, ligne par ligne, mot pour mot, dans le respect et la fidélité, qui sont, on le verra, des valeurs éminemment péguyennes, les mouvements spécifiques et les poussées internes nécessaires du texte. Une œuvre nous a paru s'offrir, avec un rare à-propos et une singulière prestance, à ce type d'analyse directe, pointilleuse et exigeante : il s'agit de *La thèse*, texte qui se présente comme une longue, étonnante et ininterrompue coulée,

1. Il s'agit, puisqu'il faut le nommer, du *Charles Péguy* de Henri Guillemin, Seuil, 1981. Étude de 516 pages grand format, touffues, farcies d'une considérable abondance de citations de Péguy (d'où la notion de « pique-texte » qui s'impose), où l'auteur réussit l'exploit de maintenir Péguy dans un état de « crise de foie » chronique, de « rage » permanente, de « rancœur » perpétuelle. Modèle de critique mortifère, que nous avions analysée dans *La Quinzaine littéraire* (n° 344, mars 1981, « Sur un fantasme de Henri Guillemin »), cet ouvrage est surtout redoutable en ce qu'il fournit une pitance péguyenne toute prête à divers journalistes et essayistes contemporains, qui font ainsi l'économie d'une véritable lecture de Péguy.

matériau à l'origine pour une thèse tout à fait officielle de doctorat d'Etat que Péguy engagea sous le titre « De la situation faite à l'histoire dans la philosophie générale du monde moderne », et qu'il abandonna au décours de sa route. Demeuré inédit, le texte ne fut publié qu'en 1955[2], et certaines pages ne virent le jour qu'en 1969[3] — trop peu de temps, apparemment, pour que soient pleinement reconnues à une telle œuvre et son originalité fulgurante et son incroyable saveur. Au moins, par une des ruses de cette histoire dont Péguy n'eut de cesse de démonter les mécanismes et de traquer les effets et implications, le voici lui, auteur de *La thèse*, accédant à la plus temporelle des « modernités », comme on dit, et pourquoi pas, au rythme où vont les temps, à une « postmodernité », et même, plus encore, puisque nous y sommes, à quelque chose que l'on dira — mais après vous, Péguy ! — une « ultramodernité », une poussée au-delà de l'horizon du « monde moderne »[4] !

Cette œuvre au si curieux destin — amorcée vers 1906, rédigée probablement au cours des années 1908 à 1910, et offerte dans une publication posthume si tardive et comme dédoublée — appelait une actualisation qui soit à la fois en affinité avec son projet originaire et conserve quelque chose

2. *La thèse*, Gallimard, 1955.
3. Publiées dans *Les œuvres posthumes de Charles Péguy*, par Jacques Viard, *Cahiers de l'Amitié Charles-Péguy*, 23, 1969, Librairie M.-J. Minard.
4. Dans les dernières pages de *La thèse*, Péguy ironise sur les dénominations préfixantes stéréotypées, à propos d'Euclide, ce « roi » de la géométrie : « et nous-mêmes aujourd'hui nous disons et l'on dira toujours la géométrie euclidienne et non euclidienne et posteuclidienne et ultra-euclidienne... », *Les œuvres posthumes*, p. 224.

de son insolite. Ce n'est donc ni hasard ni anecdote si le présent essai, qui s'attache à désigner un *Eros de Péguy* à partir de *La thèse*, s'inscrit lui-même, à l'origine, dans une très officielle situation de soutenance de thèse — thèse de doctorat d'Etat, comme l'envisagea Péguy, qui rassemble différents travaux, dont une bonne partie traite, par des biais divers, de l'œuvre même de Péguy. Thèse sur *La thèse*, donc, thèse aujourd'hui soutenue sur thèse insoutenue et sans doute insoutenable hier — voilà certes une bien étrange superposition, une déroutante mise en abîme, une situation quasiment surréelle, surréaliste même, à laquelle l'écrivain, complaisons-nous à l'imaginer, n'aurait pas manqué de trouver quelque *piquant*, ou quelque sombre humour, historicien...[5].

La manière de Péguy, que l'on sait faite de digressions, de tours et retours et détours de toutes sortes traversées de vivaces rectitudes, excluait d'évidence une fixation sur la seule *Thèse*. *La thèse* nous demeure précieuse comme axe ou texte de référence, mais elle a comme vocation de servir, littéralement parlant, de prétexte — c'est un texte posé comme préalable, position de repli, base tactique à partir de laquelle effectuer d'inévitables percées dans les autres textes de Péguy, et rayonner dans les directions qu'ouvrent impérieusement les exigences de lecture et d'analyse. Sont convoquées ainsi, à divers titres, des œuvres comme *Clio*, *Véronique*, *Notre*

5. « A propos de *La thèse*, de Péguy », texte d'introduction pour la thèse de doctorat d'Etat sur le thème « Le texte et ses détours », Université de Paris VIII-Saint-Denis.

patrie, *Note conjointe*, *L'esprit de système*, *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, *Eve*, et telles autres encore. Elles se présentent là un peu comme ces « poteaux indicateurs » que dresse et exalte Péguy dans les dernières lignes qu'il ait écrites avant sa mort[6] : repères et moments balisant le chemin pour une traversée qui se voudrait « légère » de l'œuvre et de la pensée de Péguy — une « légèreté » qui surviendrait, discrète écume, de l'entrecroisement des parcours divers mêlant analyses strictement textuelles, s'il en est, développements théologiques et philosophiques, dégagements éthiques et idéologiques, voire éventuelles implications personnelles.

Une ligne de force — et l'on pourrait dire aussi bien, en acceptant les risques de l'expression, une ligne de vie — passe à travers ces « poteaux indicateurs » : nous la nommons *Eros*, et nous la percevons comme constituant l'étayage fondamental des productions de l'écrivain ou, pour faire jouer une autre image, comme la source ou l'énergie nourricières de ses développements les plus caractéristiques, les plus hardis et surtout les plus belliqueux, comme ce qui contribue à donner à ses textes leurs formes — tournures, heurts, éclatements, flux, emportements, fureurs, ironies, grâces, tendresses, etc. — incomparables. Sans l'hypothèse, que nous proposons ici, d'un Eros sous-jacent au texte et souvent affleurant, d'une puissance d'amour

6. *Note conjointe*, Gallimard, 1935. Lignes datées du « Samedi 1er août 1914 » : « On regarde le poteau indicateur. Ça fait du bien. C'est une joie de la route » (p. 317). Péguy est tué à Villeroy, le 5 septembre 1914, alors que commence la bataille de la Marne.

originaire, ensemble charnel et spirituel, organique et intellectuel — dont l'expression emblématique serait par exemple cette phrase que Péguy détache nettement dans le développement de la *Note conjointe* : « Les "honnêtes gens" ne mouillent pas à la grâce »[7] —, il manquerait aux constructions péguyennes, à la pensée comme à l'écriture de Péguy, leur ressort essentiel, leur plus admirable justification.

La luxuriante coulée textuelle de *La thèse* est à cueillir comme une heureuse illustration de ce ressort ou de ce « sourcement » érotique. Le genre académique plutôt raide, plutôt frigide, de la thèse, subit avec Péguy une vive commotion, une secousse quasi orgastique. Tombent les rides, éclate une fraîcheur nouvelle : *La thèse* est une œuvre proprement et pleinement *déridante*. Aussi, privilégiant cette orientation, notre *Première Partie* peut se donner pour vocation et titre : « Dérider la thèse. » Conviviallement offerte en partage au lecteur, la jubilation péguyenne, qui circule dans les mots, les images, les avancées de la réflexion, n'exclut pas, mais, au contraire, contribue à soutenir et faire venir ces forts éléments tragiques que nous isolons sous les expressions de « principe fratricide », « système de belligérance », « théologie de guerre », « arrêt du crime » et d'autres notions corollaires. « Ecriture contre entraînement » et « forme socratiquement ironique » permettent de mieux entendre le « rire de l'Eros éternel ».

7. *Note conjointe*, p. 101.

Une *Deuxième Partie* esquisse la « Voie de l'éternelle inquiétude », où l'accent est mis sur ces figures typiquement péguyennes que sont « contrariété, division, pluralité ». Y sont repérées ces cibles constantes et sélectives de Péguy : « la mystique unitaire », « le progrès comme miracle et capitalisation », l' « historicisme » et le « scientificisme » — en face desquels se détachent, implacables, le « roc de l'événement » et « l'étreinte de la réalité ».

La formule de Péguy, « Parlez-moi de comment vous le dites », par laquelle il consacre le rôle déterminant de la forme dans le mouvement même de sa réflexion, définit la visée de la *Troisième Partie*, attachée à mieux distinguer les processus d'écriture et les valeurs stylistiques dans le travail de pensée d'un Péguy qui demande à être perçu, saisi, apprécié, solidairement, comme écrivain-philosophe-poète-politique-critique. Où cela mène-t-il, « quand le style fait preuve » ?

Une *Quatrième Partie* ferait office de conclusion, si l'on n'avait garde de prononcer ce mot ; elle dessine, sommairement, la figure d'un « Péguy-aux-frontières » et exalte, comme lui-même le fait dans son texte ultime et quasi testamentaire, les « luttes et joie de la route ». Horizon de luttes et demeure de joie toujours à nos yeux déployés, dans la juste trajectoire de Péguy : route ouverte, joie en attente, où chacun pourrait reconnaître, et peut-être ranimer, une frêle mais irréductible liberté.

PREMIÈRE PARTIE

Dérider la thèse

La thèse, de Péguy, est un texte insolite, au plus haut point, un texte véritablement « non habitué ». Que l'œuvre soit passée à peu près inaperçue, lors de sa parution posthume en 1955, suscite de légitimes inquiétudes, et quant à l'état d'égarement de la critique, et quant aux compétences culturelles d'une société en perte de lecture. Nulle excitation, nul ébahissement, nul effarement, à peine quelque curiosité, dans les milieux littéraires, devant des pages qui pulvérisaient les genres, malmenaient en raison les régnantes idéologies de l'histoire et de la science, allaient de conférence pour université populaire en dialogue platonicien pastiché, sautaient du tragique au bouffon et du truculent au solennel, s'acharnaient à faire rendre gorge philosophiquement à la « réalité » et, avant tout, semblaient portées par le mouvement souple et libre d'une langue en état de jubilation... Comment les avant-gardes de l'époque, occupées à lustrer leurs ailes pour de chétifs envols et s'adonnant, à tours de revues, au culte fétichiste de quelques patrons

et maîtres en « écriture », ont-elles pu négliger le matériau inouï que, de son lointain tombeau, leur proposait un Péguy si peu concurrent ? Ou peut-être l'était-il trop, concurrent — le souci des avant-gardes n'étant, après tout, que de garder leurs avants, de les gérer fort colonialement en se gardant, se sauvegardant, de toute ingérence étrangère, de tout débordement marginal — et pas question, du coup, d'admettre, dans les bandes, un Péguy outsider pointant d'au-delà du temps ses flèches torses !

Insolite, *La thèse* l'est, sous quelque angle qu'on l'aborde. Elle l'est déjà dans sa venue au monde, par l' « étrangèreté », comme dit Péguy, de ce destin qui la porte jusqu'à nous : ni déposée vraiment ni soutenue à l'Université dont elle convoitait l'accueil, elle ne fut même pas publiée par son auteur, dont le métier, le « ministère », était d'éditer — merveilleux éditeur qui sut accueillir dans ses *Cahiers de la Quinzaine*[1] certaines des œuvres les plus puissantes, les plus originales, les plus singulières de l'époque. Et lorsque, après un « dépôt » de près d'un demi-siècle, elle voit enfin le jour, quelque chose d'inachevé la marque et la frappe. La première phrase du texte à nous parvenu donne le ton ; elle s'engage avec fermeté, puis demeure en suspens : « L'enseignement a pris une telle place dans le monde moderne que... » — et ces points de suspension ouvrent l'éventail d'une réflexion multi-

1. Une bonne information sur les œuvres et les auteurs accueillis aux *Cahiers de la Quinzaine* passe désormais par l'admirable et rigoureux travail du spécialiste tchèque de Péguy, Frantisek Laichter, *Péguy et ses Cahiers de la Quinzaine*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1985.

forme[2]. Dans l'édition de 1955, au corps principal du texte, on a joint un ensemble de « feuillets non paginés », une dizaine de pages environ, sous le titre : « De la psychologie des savants mêmes » — qu'une lecture attentive pourrait insérer à tels endroits adéquats du texte. Puis, quatorze ans plus tard, s'ajoute une liasse de feuillets, publiée dans le regroupement des *Œuvres posthumes*, ornée de cette précision : « Fin de *La thèse*, avril 1909 »[3] — de sorte que le texte de Péguy, à défaut d'avoir été mené jusqu'à son *happy end* doctoral, se retrouve riche d'au moins deux fins, dont nous allons bientôt faire notre profit.

Les mésaventures éditoriales de *La thèse* pourraient n'être qu'anecdotiques si on ne se sentait enclin à les associer aux aventures du texte et de la pensée — à la pensée et au texte aventureux, presque aventuriers, qui font le propre de *La thèse*. Le sujet inscrit, d'allure doctement académique, un peu trop, « de la situation faite à l'histoire dans la philosophie générale du monde moderne », rassemble des notions clés, des foyers essentiels de la réflexion péguyenne : détermination, avant toute chose, d'une « situation » concrète, cernée autant que possible dans ses multiples dimensions — historique, sociale, culturelle, etc. ; position éminente et centrale de « l'histoire », qui est à la fois la « passion » irréductible de Péguy et sa cible première et constante ; « philosophie générale », que l'on peut

2. *La thèse*, Gallimard, 1955, p. 11.
3. *Les œuvres posthumes de Charles Péguy*, Cahiers de l'Amitié Charles-Péguy, n° 23, 1969, p. 222.

désigner aussi bien comme « métaphysique », complexe idéologique, *épistémé*, cadre omniprésent de référence, système de formes, normes et modèles à la fois pratiques et idéaux, à l'aide desquels se définit, se perçoit, s'imagine, se vit et se pense « le monde moderne » — soit notre monde, encore, que Péguy est l'un des premiers penseurs à avoir tenté d'explorer dans ce qu'il a de neuf, dans sa spécificité, son amplitude, ses potentialités redoutables. Et ce sujet un peu trop docte, donc, se glisse discrètement sous l'appellation générique de « la thèse », dont la sécheresse surprend, et que traverserait peut-être une ironique ambiguïté, selon que l'on accentue l'un ou l'autre terme : entendra-t-on, article bien défini et péremptoire, « la » thèse, qui le serait ainsi par excellence, qui serait l'unique, à nulle autre pareille et sans nul besoin de qualification ultérieure — ou plus modestement s'agit-il d'une « thèse » comme il s'en fabrique indéfiniment, obscurément, d'innombrables, coulées dans le même moule, et qui dépose ici dans l'anonymat, dans le simple appareil du mot nu ? Dans le suspens des interrogations, accrochées à si peu, réside aussi l'ironie.

I

Une thèse à double fin, remontée et suspens

La double fin, au moins, que la « malencontre » de l'édition assigne à *La thèse* de Péguy, rapporte de sa pensée un double et puissant écho. Dans la fin de l'édition de 1955, les dernières lignes font remonter l'œuvre à un « commencement », et dessinent « pour nous, la postérité » comme un retour ironique de l'œuvre sur elle-même — une morsure, remorsure ou remords qui anticipe sur l'avenir clandestin, le ténébreux destin auquel Péguy va condamner son texte. Pour un livre, pour un auteur, l'important, dit et redit Péguy, le préalable vital,

> l'essentiel est qu'il ne soit pas ignoré
> (...) c'est qu'au commencement
> au point initial
> au point d'origine il n'y ait pas le silence qui ensuite serait irréparable
> c'est qu'on commence par en parler
> c'est qu'on commence par la gloire temporelle[4].
>
> (Fin de *La thèse.*)

4. *La thèse*, p. 297.